

*Cygne*. Là, je cherchai dans tous les coins de la cour sans trouver ce que je souhaitais. Alors je me dirigeai vers la ferme de Guillaume Roosens. En furetant dans la cuisine, je découvris dans un coin un fer assez long qui semblait détaché d'un gril. Je le glissai à travers ma poche et le cachai dans un côté de ma culotte. Plus tard, pendant que mes maîtres étaient à souper je dis aux autres valets que j'allais boire un coup au *Cygne*. Mais c'était une feinte : j'allai dans les champs, je cherchai une grosse pierre, et j'y aiguisai mon fer jusqu'à ce qu'il fût bien pointu. J'étais fermement décidé à éviter Marc autant que possible, car Dieu m'a donné encore moins de courage que de force ; mais s'il arrivait que le méchant ivrogne me maltraitât encore sans raison, je ferais comme la guêpe, je me défendrais avec mon aiguillon. Lorsque, vers dix heures, par une nuit très-noire, je traversai avec mes maîtres le bois des Béguines, et que nous entendîmes Marc Cops crier : " Ils sont dans le filet ! Tombez dessus ! Tuez-les ! " Je devins fou de peur et je rampai derrière mon patron. Tout à coup je reçus un coup si terrible que ce fut comme si le tonnerre m'avait brisé la tête. Il ne resta en moi d'autre sentiment que celui de la vengeance. Je tirai mon fer et je piquai fortement dans la direction de celui qui m'avait frappé. Marc cria : " J'ai le cœur percé, je meurs ! " Ce cri de mort me glaça de terreur ; j'avais commis un meurtre ! Il me faudrait l'expier sur la roue, car l'amman est l'oncle de Marc...

—Taisez-vous un moment, dit le drossart... Les paroles de ce garçon, dit-il à voix basse en se tournant vers le baron et les échevins, respirent la vérité. En effet le corps de Marc porte une blessure si petite que le médecin a douté d'abord qu'elle eût été faite avec un couteau.

—Mais si tout cela avait été inventé après coup pour nous embrouiller davantage ? dit l'amman qui s'était rapproché. Les Coutermans sont les gens les plus rusés et les plus retors du monde.

—Blaise, où avez-vous laissé ce fer pointu ? demanda le drossart.

—Je l'ai gardé pour me défendre dans les bois, dit Blaise en tirant de dessous ses vêtements une pointe de fer longue et mince ; tenez-mesieurs, le voilà. C'est avec cela que j'ai tué Marc Cops... Vous trouvez mon langage hardi ? Ça m'est égal, je sais bien le sort qui m'attend mais je ne crains ni potence ni roue, s'il me faut acheter ma vie au prix de celle de mes bienfaiteurs qui m'ont toujours traité comme un fils et comme un frère, qui m'ont aimé et protégé tandis que les autres n'avaient pour le pauvre bossu que mépris et raillerie.

—Et depuis cette fatale nuit vous n'avez vu aucun des Coutermans ni leurs amis, vous ne leur avez point parlé ?

—A personne, monsieur.

—Continuez votre déposition. Que fîtes-vous après avoir donné le coup à Marc Cops ?

—Je m'enfuis dans le bois, reprit le domestique. Bientôt épuisé par la perte de mon sang je tombai évanoui dans le taillis. Lorsque je revins à moi, il faisait encore nuit. Je souffrais horriblement à la tête et j'avais perdu mon bonnet. La crainte d'être arrêté et roué vif me poussa en avant ; je courus aussi longtemps que mes jambes purent me porter, et je tombai enfin, à bout de forces, au bord d'un ruisseau, au plus profond de la forêt de Soignes. Je m'y tins caché jusqu'à ce que la faim me fît chercher mes semblables. Je fus recueilli par pitié dans une hutte de charbonniers, bien résolu à fuir à l'autre bout du monde dès que l'enflure de ma tête et de mon œil, qui me rendait horrible, aurait un peu disparu... Ce matin de très-bonne heure un homme de Beersel qui venait acheter des sabots est entré dans la cabane de mes pauvres hôtes. Il m'a reconnu, et m'a raconté tout ce qui s'est passé à D'worp depuis ma fuite. Lorsque j'ai appris de lui que ce matin le père Coutermans et Urbain allaient être condamnés à mort comme coupables d'un méfait que j'ai seul commis, la peur et l'angoisse m'ont pris. Ma conscience m'a crié que si je laissais mourir mes généreux bienfaiteurs à ma place, il n'y aurait pas de salut à espérer pour mon âme ! Je me suis mis à courir, à courir, à courir... dix fois, en chemin je suis tombé de fatigue ; mais, Dieu soit loué, j'ai pu arriver à temps pour sauver mes bienfaiteurs. Me voici maintenant, messieurs. Cou-damnez-moi à mort tout de suite ; c'est tout ce que je vous demande.

—Thomas Coutermans, vous avez entendu le témoignage de votre domestique ! Prétendez-vous être coupable ?

—Non, monsieur le drossart, je n'ai pas fait usage de mon couteau, répondit le fermier.

—Et vous, Urbain ?

—Ni moi non plus, monsieur ; je n'ai frappé personne, même avec la main.

—Vous avez donc menti au tribunal ? Qu'est-ce que cela signifie ?

—Ah ! messieurs, dit Thomas Coutermans, nous avons tiré tous les deux notre couteau pour nous défendre. L'action de notre domestique nous était tout à fait inconnue, et nous avions l'intime conviction qu'un de nous devait avoir donné le coup. Je ne doutais pas que ce fût mon fils. Il allait se marier ; toute une vie d'amour et de joie l'attendait ; il pouvait soigner sa vieille mère et travailler pour elle. Moi, je suis vieux,